

# Comprendre autrement la ville africaine

N-AERUS

XI

URBAN KNOWLEDGE  
in  
CITIES OF THE SOUTH

Yves Bertrand Djouda Feudjio  
Département de Sociologie  
Université de Yaoundé I (Cameroun)  
feudjioy@yahoo.fr

## Résumé

Dans le champ de l'urbanisation africaine, ces deux dernières décennies ont été marquées par des recherches abondantes avec des conclusions très remarquables. Les auteurs se sont accordés sur la « *crise de l'urbanisation* » africaine. Ils qualifient les villes africaines de « *villes éparpillées* », « *villes anarchiques* », « *villes rurales* », « *bidonvillisées* » et « *disloquées* ». Ces analyses d'une pertinence certaine pèchent pourtant par leur vision catastrophiste et globalisante. Une approche microsociologique et constructiviste montre qu'on peut aussi bien « *apprendre de la ville africaine* ». En réalité, de véritables processus urbains sont aujourd'hui en construction dans les espaces urbains africains. La ville africaine ne saurait plus être analysée seulement comme « *ville disloquée* », sans avenir, mais il y a lieu de l'observer aussi comme véritable « *laboratoire* » des dynamiques urbaines. Ce qui se donne à voir aujourd'hui, c'est une Afrique urbaine dans une période de transition où l'on doit être attentif face aux lieux d'initiatives ou face aux différents champs sociaux où se construisent les nouveaux modes de vie, les dynamiques imprévues, annonciatrices des ruptures politiques, sociales et économiques. Cette communication entend faire une revue sociocritique des conclusions formulées autour des villes africaines pour montrer -à partir des observations directes faites à Douala, Yaoundé, Libreville, Brazzaville, Dakar, Abidjan et Nairobi- qu'une urbanité africaine se construit et s'invente au quotidien (dans divers secteurs) sous la grande impulsion individuelle/collective des acteurs « *du bas* ».

**Mots clés :** Comprendre autrement, ville africaine.

## Introduction

La recherche sur les villes africaines coloniales ou post-coloniales a donné aux chercheurs l'opportunité de s'informer et de produire sur les expériences quotidiennes des citoyens africains. Les analyses faites par la plupart d'auteurs font globalement état d'une ville africaine chaotique ou inexistante. Ces conclusions établies sur la base des grilles théoriques et méthodologiques exogènes et peu opérationnelles (en contexte africain) ne rendent pas totalement compte de la réalité urbaine africaine. Ce qui se donne à voir aujourd'hui, c'est une Afrique urbaine inscrite dans une période de transition où l'on doit être attentif face aux lieux d'initiatives ou face aux différents champs sociaux où se construisent les nouveaux modes de vie, les dynamiques imprévues, annonciatrices des ruptures politiques, sociales et économiques. Une approche microsociologique<sup>1</sup> montre qu'on peut aussi bien « *apprendre de la ville africaine* », celle-ci est riche d'enseignements. Cette communication entend faire une revue sociocritique des conclusions formulées autour des villes africaines pour montrer qu'une urbanité africaine se construit et s'invente au quotidien (dans divers secteurs) sous la grande impulsion individuelle/collective des acteurs « *du bas* ». Cette analyse socio-anthropologique vise principalement à comprendre et à montrer

1 Le champ de la microsociologie focalise l'attention sur les menus faits de la vie quotidienne, il prend le futile, la banalité au sérieux et analyse les phénomènes à leur échelle réduite. C'est une approche qui peut être très prometteuse dans la lecture du quotidien des villes africaines. En marge des analyses macrosociologiques, elle présente cet avantage de traiter de ce qui est d'emblée considéré comme secondaire, ordinaire, banal, anodin, trivial et qui ne mobilise qu'une attention scientifique périphérique.

comment la vie urbaine en Afrique ouvre aussi de nouvelles possibilités d'intégration, de coopération, de solidarité et de développement. Les villes africaines se présentent comme de véritables lieux de compétition, de construction des identités sociales, religieuses ou politiques. L'analyse présente aussi cette spécificité d'apprendre non pas spécifiquement sur les villes comme dans les travaux de la plupart des auteurs, mais surtout sur les citoyens en tant qu'acteurs sociaux, doués d'une grande capacité intuitive et imaginative. Les données analysées dans la présente communication proviennent à la fois d'une abondante revue de la littérature et des observations directes faites à Douala, Yaoundé, Libreville, Brazzaville, Dakar, Abidjan et Nairobi<sup>2</sup>. Les discussions s'articulent autour de l'état des savoirs sur la ville africaine (1), de quelques images indicatives et créatrices de la ville africaine (2) et des leçons/enseignements qui doivent être tirées de la ville africaine contemporaine (3).

### **La ville africaine : Etat des savoirs**

Dans le champ de l'urbanisation africaine, ces trois dernières décennies ont été marquées par des recherches abondantes avec des conclusions très remarquables. On peut de prime abord évoquer des études sociologiques bien connues comme celles de Balandier (1985)<sup>3</sup>, d'Elia (1985)<sup>4</sup> ou de Gibbal (1987)<sup>5</sup>. L'historienne Coquery-Vidrovitch<sup>6</sup> présente le mérite de retracer l'histoire urbaine africaine des origines à nos jours sur la totalité du continent, l'Egypte et le Maghreb inclus. L'auteur met davantage l'accent sur les processus économiques et sociaux, il montre qu'entre 1920 et 1960, l'urbanisation est passée en Afrique de moins de 5% à près de 15%. De Tombouctou, Ondourman ou Zanzibar à Nairobi, Lusaka ou Arusha, en passant par Salé ou Rabat au Maroc, Accra ou Ibadan, l'auteur fait état de grandes monographies historiques des villes africaines. Il est retenu que l'urbanisation frappe de plein fouet les continents du Sud, et tout particulièrement l'Afrique. Le Caire, la plus grande ville d'Afrique, dépasse largement les 10 millions d'habitants et se hisse dans le groupe des 10 villes les plus peuplées du monde. Elle sera dépassée d'ici 2025 par Lagos. Si l'on appelle ville toute agglomération de plus de 5000 habitants, l'Afrique en compterait près de 10000.

L'historique de l'urbanisation africaine est tout aussi bien connu. Les auteurs soulignent que l'Afrique septentrionale, méditerranéenne ou sahélienne était depuis longtemps jalonnée de villes marchandes. Au nord, l'héritage des cités arabo-musulmanes, Kairouan, Le Caire, Marrakech, au sud, les ports du désert, Djenné, Tombouctou, Kano. Mais, c'est la colonisation qui a donné le coup d'envoi à l'urbanisation africaine. La ville était nécessaire au commandement colonial, administratif et militaire. Depuis les indépendances, la croissance urbaine a été explosive, près de 10% par an jusqu'en 1980. Depuis cette année, elle s'est assagie, elle est de 5% l'an, sauf pour l'Afrique orientale, la moins urbanisée, et qui effectue donc son « rattrapage urbain ». Il convient par ailleurs de souligner que l'évocation de l'idée de « la ville africaine » (surtout en Afrique noire) est restée longtemps « étrangère ou étrange » ; la « ville africaine » était croyait-on un « concept saugrenu, un fantasme ». Pour les professionnels de l'urbanisme, la « ville africaine » n'était que « des ensembles urbains mal fagotés,

---

2 En dehors des villes du Cameroun où nous avons effectué des enquêtes de terrain de façon régulière, les villes des autres pays ont surtout fait l'objet des observations directes menées pendant des séjours souvent très brefs (Libreville (juillet 2007), Brazzaville (septembre 2008), Dakar (octobre 2008 et Aout 2009), Abidjan (mai 2010) et Nairobi (septembre 2009 et juillet 2010)).

3 Georges BALANDIER, *Sociologie des Brazzavilles noires*, (Paris, PFNSP, 1985). Cet auteur, à travers une analyse dualiste et dynamiste, montre à partir des Brazzavilles noires, l'ambiguïté de la ville africaine. Celle-ci est à la fois un lieu de conflits de modèles, de vulnérabilité des agencements et des équilibres sociaux.

4 Jean-Marc ELIA, *La ville en Afrique noire*, (Paris, Karthala, 1983). L'auteur insiste sur l'historique, l'avènement de la ville en Afrique noire et surtout sur ce qu'il appelle la « villagisation » stratégique des villes.

5 Jean-Marc GIBBAL, *Citadins et villageois dans la ville africaine, l'exemple d'Abidjan*, (Paris, Presses universitaires de Grenoble, François Maspero, 1987). Cet auteur insiste sur l'intérêt des réseaux de sociabilité dans l'insertion des néo-citadins ou des citoyens de longue date.

6 Catherine COQUERY-VIDROVITCH, *Histoire urbaine africaine: un bilan*, (New York, Cambridge University Press, 2008).

bricolés à la halte »<sup>7</sup>.

Aujourd'hui, le bilan sur l'état des savoirs sur la ville africaine est pluriel. Pour certains, la ville africaine est dévoreuse d'espace, sa morphologie se caractérise par un éclatement spatial. Des villes millionnaires comme Bamako ou Ouagadougou, dépassent en superficie des métropoles européennes 3 ou 4 fois plus peuplées. L'étalement urbain « dévore » les terres cultivables, des problèmes liés à l'insécurité foncière ou aux titres de propriété ne sont pas toujours inexistantes. La ville africaine pense nombre d'auteurs, est à la fois prédatrice et dépendante, on y observe une présence d'espaces et d'activités agricoles au cœur du tissu urbain, périmètres de cultures vivrières, jardins de case, etc.. Cette symbiose urbanité/ruralité fait des villes africaines, des « villes rurales ». La ville africaine est « duale ». Un dualisme entre ville « légale », celle qui relève des normes occidentales et qui participe à l'économie-monde, et la ville « illégale », celle des quartiers de peuplement informels, et où se développe une économie de subsistance et de survie.

En réalité, de nombreux auteurs, sociologues comme géographes, ont insisté sur les logiques dominantes de l'urbanisation africaine. Ils ont montré que les pays africains se trouvent depuis plus de deux décennies engagés dans une urbanisation accélérée, mosaïque, intermittente, anarchique, mal négociée et mal construite. Les auteurs s'accordent sur la « crise de l'urbanisation » africaine, avec des « villes éparpillées », « villes poubelles », « villes insalubres ou poussiéreuses », « villes fragmentées », « villes cruelles », « bidonvillisées », « disloquées » où des populations en provenance chaque jour des campagnes, font face à la grande pauvreté urbaine et inventent des réseaux et des pratiques illicites qui compromettent toute efficacité d'une réelle politique urbaine. Les regroupements ethniques et la réinvention des habitus communautaires sont visibles dans les quartiers peuplés et entraînent une recréation des « villages dans les villes »<sup>8</sup>. Les analystes soulignent une véritable « colonisation » des rues et des espaces vides qui sont transformés de façon anarchique en des lieux de la « débrouillardise<sup>9</sup> ». La voie publique appartient à qui veut l'utiliser, les trottoirs sont « envahis » et servent de lieux privilégiés pour toute forme de « petits métiers<sup>10</sup> ». Les violences et les crises sont récurrentes. Au quotidien les citoyens doivent faire face aux agressions, viols, injures, tueries et trafics de toutes sortes. Pour la plupart d'auteurs, les villes africaines présentent des clichés très négatifs. Insécurité, pauvreté, insalubrité sont autant de critères largement attribués ; les quartiers urbains africains fonctionnent comme de repoussoirs.

Des discours classiques, la question urbaine, dans toutes ses dimensions, apparaît aujourd'hui être un défi pour les pays africains. Certains auteurs présentent la ville plutôt comme un « risque<sup>11</sup> » pour l'Afrique. Les villes africaines sont particulièrement affectées par la crise des complexes politico-économiques, avec un accroissement des dislocations, des fragmentations, des ségrégations et des déségrégations que les dynamiques citadines « du bas » ne parviennent plus à enrayer<sup>12</sup>.

7 Yves PEDRAZZINI et al., « Recherche sur l'espace public africain : des « brazzavilles noires » à l'urban studio of Abidjan » in Jérôme CHENAL et al., Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott, (Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Laboratoire de Sociologie Urbaine (Lasur), 2009), 17-32, p.18.

8 M. YOUNG et P. WILLMOTT, Le village dans la ville, (Paris, Centre de création industrielle, 1983).

9 Jean-Marc ELA, Innovations sociales et renaissance de l'Afrique noire. Les défis du « monde d'en bas », (Paris, L'Harmattan, 1998).

10 KENGNE FODOUOP, Les petits métiers de rue et l'emploi. Le cas de Yaoundé, (Yaoundé, Sopicam, 1991).

11 B. Chandon-Moët, « Le risque de la ville en Afrique » in Violences urbaines au Sud du Sahara, (Yaoundé, Cahier de l'UCAC, 1998), 7-19.

12 Lire utilement :

- A. DUBRESON et S. JAGLIN, « La gouvernance urbaine en Afrique sub-saharienne. Pour une géographie de la régulation » in Bart, F. et al., Regards sur l'Afrique, (Union Géographique Internationale/Comité National Français de Géographie/IRD, 2002), 67-75.

- S. JAGLIN, « Villes disloquées ? Ségrégation et fragmentation urbaine en Afrique australe » in Annales de géographie, 619, (2001) : 243-265.

- M. HOUSSAY-HOLZSCHUCH, « Ségrégation, déségrégation, réségrégation dans les villes sud-africaines : le cas de Cape Town », in Bart, F. et al., Regards sur l'Afrique, (Union Géographique Internationale/Comité National Français de Géographie/IRD, 2002), 31-38.

L'état des savoirs sur les questions urbaines en contexte africain montre que nombre d'auteurs ne décrivent pas (ou décrivent peu) l'invention qui se trame dans la ville africaine. Les analyses globalisantes ou dominantes en termes de blocages structurels ou conjoncturels ne prédisposent pas à voir l'invention de la ville africaine. Les évocations en termes de poids du passé ou colonial, d'une omniprésente pauvreté qui condamne à la survie et à l'insécurité, de déficits de compétences, de politiques urbaines confuses, montrent surtout le côté négatif de la ville africaine et laissent la place surtout à la reconnaissance chez les citoyens d'un sens de la débrouille. Pourtant, la ville africaine semble être aujourd'hui en pleine mutation, dans toutes ses dimensions. L'Afrique urbaine bouge à la fois pour des raisons démographiques et pour les dynamiques plurielles créatrices des innovations sociales renouvelées et diversifiées. L'Afrique urbaine n'est pas seulement un espace de violence, d'insécurité, de pauvreté et de crises. Elle est aussi le lieu de multiples métissages, de construction de réseaux sociaux et économiques, de nouvelles cultures urbaines, de solidarités innovantes et de syncrétismes créateurs.

Cette analyse, loin de s'enfermer dans les discours classiques catastrophistes et réductionnistes, privilégie l'Afrique urbaine qui bouge plutôt qu'une Afrique où la ville a été, jusqu'ici, qualifiée de « risque ». Il est intéressant d'observer aujourd'hui les cheminements de l'innovation urbaine, et notamment d'être attentif à l'émergence de cheminements spécifiquement africains, concurremment à des influences extérieures souvent prépondérantes jusque-là. Entrés dans une longue phase de complexification, les villes africaines et leurs espaces sont aussi désormais inscrits dans une logique de différenciation forte. Quelques unes de ces images créatrices dans les villes africaines sont analysées dans les paragraphes suivants.

### **Quelques images créatrices dans les villes africaines (cas du Cameroun)**

Cette partie des analyses privilégie quelques images créatrices de la ville africaine. Celles-ci relèvent non seulement des dynamiques structurelles construites au niveau macrosociologique par l'Etat/pouvoirs publics mais surtout des actions menées au quotidien par les populations d' « en bas ».

#### **- Des dynamiques paysagères (l'aménagement de l'espace urbain)**

En faisant abstraction aux villes de l'Afrique du Nord qui ont atteint un niveau de développement urbain très admirable, il convient de souligner qu'aujourd'hui en général, plus qu'hier, les villes africaines au Sud du Sahara elles aussi, sont engagées dans de très grandes restructurations aussi bien dans leur paysage/ environnement physique que dans leur devenir social ou humain. C'est vrai que ces transformations d'une échelle importante, restent encore au niveau des villes capitales mais, elles présentent désormais une nouvelle configuration de l'espace urbain africain. Que l'on s'intéresse aux villes de Dakar (Sénégal), Libreville (Gabon), Brazzaville (Congo), Abidjan (Côte d'Ivoire), Nairobi (Kenya), les observations montrent que ces espaces urbains sont « en chantier », engagés dans une pleine restructuration. On y observe un aménagement très poussé des routes, des espaces commerciaux, des espaces verts ou des espaces de loisirs de grande envergure. Au Cameroun précisément, cette nouvelle dynamique urbaine a été impulsée grâce à la nomination dans chacune des villes régionales du pays, d'un délégué du gouvernement dont la mission principale est de bâtir ou de construire la ville, ceci dans toutes ses dimensions (routes, espaces verts, espaces commerciaux, sécurité, électrification, gestion des ordures ménagères...). La ville capitale de Yaoundé, aujourd'hui par exemple, présente une figure totalement différente il y a cinq ans. De multiples carrefours de la ville, des endroits spécifiques dédiés à des espaces verts (jardins, parcs) et des plantations d'alignement sont créés par des paysagistes et horticulteurs pour l'embellissement urbain. Le centre-ville surtout connaît désormais un visage qui inspire le bien être urbain. Mais, il convient de souligner aussi que ces nouvelles politiques urbaines ont un succès limité parce qu'elles privilégient encore dans leur stratégie l'aménagement

du centre-ville. Celui-ci est un espace où se mêlent généralement les pratiques administratives, de travail et de loisirs (cinémas, commerces). Très bien desservi ou aménagé, il est sensé être le lieu où se côtoient les différents groupes de population. Pourtant, ces dernières années, les observations montrent de plus en plus que sa fréquentation a baissé, compte tenu du nombre important d'espaces commerciaux ou de loisirs qui se créent dans les zones urbaines périphériques. Nombre de ménages préfèrent fréquenter les centres commerciaux ou de loisirs périphériques, surtout que la création des quartiers périphériques s'est accompagnée d'un véritable éloignement géographique du centre-ville.

- **L'invention de la ville dans les espaces communs (rue, gare routière, marché...)**

L'invention de la ville africaine se lit aussi dans les différents espaces communs que sont la rue, les gares routières ou les marchés. Ces espaces projetés depuis plusieurs décennies comme des lieux de production de la violence, du conflit et de l'insalubrité, sont en réalité aussi des espaces sociaux de convergence, intensément vécus, de cristallisation de valeurs diverses, d'activités, d'échanges, de circulation de biens et de sociabilité. La rue<sup>13</sup> des villes africaines apparaît aujourd'hui comme un lieu matériel et immatériel, un lieu trivial où se joue et se construit l'une des facettes les plus importantes de la ville africaine. En prenant de la hauteur face aux grilles théoriques (occidentales) qui ont présenté jusqu'ici la rue en contexte urbain africain comme un espace d'indiscipline, de désordre, de violence et d'insalubrité, il apparaît que celle-ci est aussi le lieu véritable de la construction des dynamiques urbaines, elle est un espace public où les différentes couches sociales manifestent une réelle possibilité d'action et de prise de parole.

Que l'on se retrouve dans les rues, dans les « maquis » d'Abidjan, de Douala, ou dans les marchés de Sandaga (Sénégal), Sandaga (Douala), Mokolo ou Mvogbi à Yaoundé, le constat le plus partagé est la dimension plurielle des interactions construites par des acteurs aux origines sociales diverses. Ces espaces sont ouverts à une grande intégration. Ils sont des lieux stratégiques, multifonctionnels au plan économique, social, culturel et religieux ; ils sont des lieux de survie et de créativité, des lieux d'affermissement des liens sociaux assurant l'insertion d'une frange importante de la société (les plus démunis quelque soient leurs origines et provenance). Les équipements commerciaux sont complétés par une propension de boutiques, magasins d'alimentation (gros, demi-gros et détails), boulangeries, restaurants, quincailleries, pharmacies.... C'est aussi la présence de l'artisanat qui est visible avec des établissements de couture, de coiffure, cordonnerie, de menuiserie, de teinture éparpillés ici et là. Toutes ces réalités donnent à ces espaces communs, une configuration particulière, qui doit être considérée comme étant propre et spécifique à la ville africaine. Globalement, ces espaces communs apparaissent comme de hauts lieux d'inventivité de la ville africaine. Ils sont le support de la sociabilité et de la construction de l'identité urbaine africaine. Ils constituent une sorte d'interface où s'associent, s'interagissent un ensemble d'acteurs aux logiques d'action plurielles.

- **Des dynamiques liées au secteur du transport urbain**

De véritables processus urbains sont aujourd'hui en construction dans les espaces urbains africains. Que le chercheur s'intéresse aux réseaux et mécanismes d'interdépendance entre les sujets citoyens, aux jeux d'appropriation, de contrôle et

13 Au sujet des enjeux de la rue dans la saisie des dynamiques urbaines, Kaufmann (2009) fait une analyse très importante. Il souligne que l'exploration des rues permet de prendre le pouls d'une ville, de sa culture et de sa société locale. La rue a ceci de fascinant qu'elle est à la fois un objet très concret, solide, matériel, fait de pierre, de bitume, de sable ou de ciment, mais qu'elle est en même temps un révélateur social puissant des rapports sociaux entre hommes et femmes, entre riches et pauvres, jeunes et vieux. Lire Vincent KAUFMANN, « Avant propos » in Jérôme CHENAL, Yves PEDRAZZINI, Guéladio CISSE et Vincent KAUFMANN (eds), Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott, (Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Laboratoire de Sociologie Urbaine (Lasur), 2009), p.7.

d'accès aux espaces, aux processus même de transformations socio-spatiales ou encore aux systèmes de transport émergents, il est à retenir que ces différentes dimensions sont désormais marquées par des dynamiques impressionnantes ou étonnantes. Parlant du secteur de transport urbain par exemple, les mototaxis, activité très présente dans la plupart des villes africaines (Bénin, Cameroun, Congo, Nigeria...), sont devenues un phénomène très visible et incontournable dans les débats sur les questions urbaines. En 2006, dans un article à succès, Konings a montré que dans un contexte de crise économique ou politique, les jeunes de New Bell à Douala, développent des réponses innovantes à l'exemple des mototaxis. A travers cette activité de subsistance, ces transporteurs émergents, de par leur force et leur nombre important<sup>14</sup>, s'imposent désormais comme de véritables « *masters of the road* » ou « *masters of the city* »<sup>15</sup>. A Cotonou (Bénin) où l'activité a une grande prépondérance, les mototaxis (appelées « *Zémidjan* ») y constituent « *une solution* » et le « *moyen le plus sûr* » pour certaines familles de garantir le minimum vital journalier<sup>16</sup>. Des enquêtes socioanthropologiques, il apparaît que ces mototaxis en tant que processus urbains émergents, sont porteuses d'enjeux pluriels.

Les mototaxis apportent une nouvelle configuration du système de transport qui influence le devenir des villes africaines. Ces formes émergentes de transport, même si elles relèvent de l'« *univers de la débrouille* », constituent de véritables supports de la dynamique sociale. Ces « *arts de faire*<sup>17</sup> » traduisent les dynamiques qui marquent les nouveaux visages d'une Afrique urbaine engagée dans un vaste mouvement de restructuration économique et de recomposition sociale. Les conducteurs de mototaxis, loin d'être des « *victimes résignées* » de la crise économique, constituent une de ces catégories d'acteurs entrepreneurs<sup>18</sup> désormais visibles et incontournables dans l'espace urbain africain. Leurs activités influent à la fois sur l'économique, le politique, le social et le culturel. Ils contribuent à la croissance nationale et font vivre socialement des millions de ménages africains. En tant que moyen de locomotion prisé dans certaines villes comme Douala, Cotonou, Lagos, les mototaxis sont devenues un fait culturel, elles sont un mode de transport urbain et contribuent au quotidien à une extension des réseaux de sociabilité urbains. Dans le champ politique, les *benskinieurs*<sup>19</sup> « *participent* » aux campagnes électorales ou aux mouvements de contestation. Il s'agit d'une nouvelle force sociale émergente, qui couve des idées et des luttes. Les mototaxis, à travers leurs réseaux, leur jeu de collaboration, d'alliance mutuelle, de contestation, de contrôle ou d'influence, intéressent à la fois par leur dynamisme, par leur utilité sociale et par la complexité de leur gestion administrative. Réponses sociales face aux crises de transport urbain, les mototaxis constituent de possibles « *catalyseurs de changement urbain* ». Par leurs mouvements et leur dynamisme, ces transporteurs « *du bas* » rythment l'historicité des villes, ils participent au processus de la « *mise en scène de la vie quotidienne* », au façonnement des nouveaux modes d'invention de l'espace urbain africain. Ils favorisent la vie urbaine et montrent que la ville africaine est aussi un cadre ouvert, pluriel, syncrétique, dynamique et porteur de changement. Sollicitées par toutes les composantes de la population urbaine (commerçants, fonctionnaires, ménagères, élèves ou étudiants), elles contribuent à la socialisation urbaine et rendent possibles de nouveaux liens sociaux. Sous la grande impulsion de ces acteurs « *du bas* », l'urbanité camerounaise ou africaine se construit et s'invente au quotidien, même si ces acteurs de base restent très souvent marginalisés et violentés dans les discours officiels/politiques.

14 La ville de Douala à elle seule compte aujourd'hui plus de 50 000 mototaxis. Celles-ci connaissent aussi une très remarquable expansion dans les autres grandes villes (Garoua, Maroua, Yaoundé, Bafoussam, Bamenda...) du Cameroun.

15 Piet KONINGS, "Solving transportation problems in African cities: Innovative responses by the youth in Douala Cameroon" in *Africa today*, 53 (2006): 35-50.

16 B. N'BESSA, « L'économie informelle à Cotonou (Bénin). Aspect social et économique » in Kengne Fodouop et Metton, A. (eds), *Economie informelle et développement dans les pays du Sud à l'ère de la mondialisation*, (Yaoundé, PUY, 2000), 168-178.

17 Nous empruntons cette expression chez Jean-Marc ELA, Op cit, 1998.

18 Jean Pierre WARNIER, *L'esprit d'entreprise au Cameroun*, (Paris, Karthala, 1993).

19 Nom attribué aux conducteurs de mototaxi au Cameroun.

Les jeunes en contexte urbain africain ont été jusqu'ici appréhendés sous le prisme de la déviance, de la marginalité et de l'exclusion. Les discours politiques et nombre d'auteurs, font une caricature d'une jeunesse urbaine « vandale », « voyou », « irresponsable », « bandite », « prostituée » et « incapable ». Ces images déformatrices ou réductrices occultent pourtant la capacité intuitive et imaginative d'une jeunesse africaine qui se montre entreprenante, courageuse, prête à travailler et qui ne demande qu'à être encadrée. A travers l'activité émergente des mototaxis, nombre important de jeunes citadins montrent qu'il est temps de remettre en question ces discours scientifiques ou politiques qui ne voient en la jeunesse urbaine qu'une catégorie sociale marginale, pauvre et dépourvue. Au Cameroun, au Bénin ou au Nigéria, cette activité permet à de millions de jeunes africains de construire leurs itinéraires sociaux et leurs repères de vie.

- **Des formes émergentes de sociabilité (l'exemple des clubs sportifs, restauration de rue...)**

Dans les villes de Yaoundé ou de Douala au Cameroun, les clubs sportifs sont devenus des types d'associations professionnelles ou de quartier très importants pour la vie sociale. Les activités les plus répandues dans ces formes émergentes de solidarité sont liées au football. Elles se pratiquent dans des clubs de proximité, où les acteurs (cadres d'entreprise, jeunes du secteur informel, jeunes étudiants...) construisent des interactions très mouvantes. Dans ces clubs, les jeunes surtout, ont la possibilité de côtoyer et d'interagir avec certains hauts cadres du pays. Ces sorties entre clubs participent à une véritable connaissance sociale de l'espace urbain.

Ce sont aussi les restaurants de rue qui attirent l'attention dans le quotidien des villes africaines. Nés dans un contexte de crise économique, ils traduisent aujourd'hui la vie animée des rues africaines (aussi bien en matinée qu'en soirée). On y observe une quantité assez importante d'aliments préparés et vendus sur la voie publique (tourne-dos, gargote, commerce de grillade...), des repas servis aux abords des trottoirs ou vendus de façon ambulante. Au-delà de la satiété et de la satisfaction gastronomique, ces restaurants de rue sont aussi des milieux culturels ou d'interactions sociales. Ces faits ordinaires, anodins, mineurs ou d'emblée insignifiants, révèlent de manière infime, une part importante de la ville africaine dans ses lieux de production, ils constituent la trame sociale du quotidien urbain en contexte africain. C'est dans ces menus faits que le sociologue se doit de saisir aussi les mutations en cours dans l'espace urbain africain. En réalité, les africains du bas ou d'en bas inventent le quotidien grâce aux ruses subtiles, ils se ré-approprient l'espace public et en font usage à leur manière.

- **Des regroupements identitaires urbains**

Les villes africaines se démarquent aussi par les logiques qui structurent la création et l'occupation des espaces (quartiers). A côté du clivage traditionnel qui oppose les zones résidentielles des bidonvilles, les observations montrent que les logiques ethniques ou identitaires sont déterminantes dans l'occupation et l'appropriation des espaces territoriaux. Ceux-ci dans une certaine mesure, sont de véritables espaces socialisés ou identitaires où l'on observe une grande survivance des pratiques traditionnelles. Ce constat est remarquable pour le Cameroun où, les territoires urbains sont fortement marqués par la densité des pratiques sociales. Les paysages ou la création des quartiers ont été aménagés à l'image des pratiques culturelles et sociales de certaines communautés dominantes. On observe ainsi des quartiers à dominance ethnique Bamiléké (quartiers Carrière, Etoug-Ebé), Musulman (Briqueterie, Tsinga...)... Ces quartiers construits sur des logiques ethniques constituent pour les habitants, des espaces de solidarité, de connivences, de proximité spatiale mais aussi sociale et culturelle. Il s'agit des cadres identitaires forts, qui montrent que la ville africaine se construit sur des logiques propres et endogènes. Loin donc d'interpréter ces regroupements identitaires urbains comme étant les marques d'une « ville africaine rurale », ils peuvent être considérés comme les marques d'une ville africaine qui se construit sur ses repères propres.

Les africains arrivent en ville en gardant jalousement leur « socioculture ». Sur le plan sanitaire par exemple, c'est désormais la médecine traditionnelle qui investit le champ sanitaire urbain. Les observations menées dans les villes de Douala, Yaoundé, Abidjan, Libreville font état d'un réel foisonnement de tradi-thérapeutes<sup>20</sup>, pourvoyeurs de soins. La médecine traditionnelle qui se pratiquait au village ou dans les cabanes est aujourd'hui exercée dans les centres urbains. Nombre de tradi-thérapeutes, loin de rester au village confinés dans les « cases de soins ancestrales », ont connu une mobilité vers les villes. Ils ont franchi les frontières géographiques et culturelles. Certains soignants traditionnels présentent même de véritables laboratoires où l'on constate un réel métissage entre la médecine traditionnelle et la médecine occidentale<sup>21</sup>. Ils exercent dans les milieux urbains une action sanitaire certaine, acceptée, recherchée, réclamée et même défendue. Ces pourvoyeurs de soins sont la marque d'un système de santé engagé dans une historicité, en train de « *se faire* », de « *bouger* ». Cette immixtion des tradipraticiens dans l'espace urbain peut être inscrite dans un processus d'inventivité et de créativité.

#### - Des dynamiques émergentes de sécurité

L'un des traits dominants des savoirs produits antérieurement sur les villes africaines c'est qu'elles sont dominées par la violence et l'insécurité<sup>22</sup>. Ce constat qui est certes vrai, occulte les dynamiques sécuritaires aujourd'hui construites par les acteurs d'en bas. Ces derniers opposent par exemple à cette insécurité décriée des ripostes remarquables et spécifiques. Parmi elles, on compte des organisations de sécurité des quartiers ou des comités de vigilance. Organismes à but non lucratif, ces structures d'action sont consacrées à la prévention de la violence et de la criminalité. Ils sont établis dans les quartiers urbains<sup>23</sup> où il n'y a pas de service de police local, ou lorsque la police locale est inefficace, corrompue ou impopulaire. Ces ripostes sont une manifestation du désir de la population des quartiers de s'impliquer dans la réduction de la violence et la criminalité, d'assurer leur propre sécurité face à la crise de la sécurité publique. Les stratégies des acteurs vont du contrôle de toutes les entrées et sorties du quartier à partir de 20h ou 21h, distribution du numéro de téléphone du chef vigile dans les ménages, aux patrouilles de nuit (à pied ou motorisée). Dans les quartiers urbains où ont été mises sur pied ces nouvelles dynamiques sécuritaires, les habitants font un bilan élogieux<sup>24</sup>. Il apparaît donc que face aux frustrations répétées liées à la crise de la sécurité publique urbaine, les acteurs « du bas », inventifs, organisent des mécanismes d'autodéfense, ils ne manquent pas d'imagination.

#### La dimension inventive de la ville africaine /Apprendre de la ville africaine

En réalité, de véritables processus urbains sont aujourd'hui en construction dans les espaces urbains africains. Que le chercheur s'intéresse aux réseaux et mécanismes

20 Dans les quartiers urbains, l'observateur vigilant identifie une pluralité de petits tableaux placés en bordure de la route sur lesquels on peut lire : Guérisseur Traditionnel X, Spécialiste des problèmes de désenvoûtement, d'exorcisme, des couches de nuit, de mysticisme...

21 Certains tradi-thérapeutes installés dans les villes de Bafoussam, Douala et Yaoundé, ont « modernisé » leurs pratiques de soins. Ils exercent par exemple dans un espace clinique de luxe, travaillent en collaboration avec les soignants de la médecine occidentale. Parmi ces « cliniques traditionnelles-modernes », on peut citer à titre illustratif la clinique traditionnelle du Dr. PEMPEME, la clinique traditionnelle moderne P.& Associés, le CRET médecine douce, la clinique traditionnelle du Dr. DEWAH, l'univers des plantes du Dr. PRINCE AIME, la clinique via phytothérapie du Dr. MOFO, la clinique médecine traditionnelle de AKANGTE.

22 Les populations vivent en réalité dans un état d'hostilité permanente. Emeutes, assassinats, coupeurs de route, accidents de circulation, attaques de banque, pillages, déguerpissements, incendies criminelles, grèves, sit-ins, infanticides, violences électorales spectaculaires (fraudes, trafics des listes et des cartes électorales), tels sont aussi les grands traits de la vie quotidienne dans les villes camerounaises.

23 Les comités de vigilance ont émergé dans les villes camerounaises principalement dans le milieu des années 1980. Ils sont créés avec le soutien de l'administration publique. Ils sont souvent créés sous la direction du chef du quartier et structurés autour de ce dernier. Ils sont aussi créés sous l'initiative de jeunes.

24 Les habitants estiment qu'avec le fonctionnement des ces comités de vigilance, les vols et les violences diminuent, le sentiment de peur est en recul, il ya une baisse de la justice populaire qui avait pris du terrain.

d'interdépendance entre les sujets citadins, aux jeux d'appropriation, de contrôle et d'accès aux espaces, aux processus même de transformations socio-spatiales ou encore aux systèmes de transport émergents, il est à retenir que ces différentes dimensions sont désormais marquées par des dynamiques impressionnantes ou étonnantes. C'est dire que la ville africaine ne saurait plus être analysée seulement comme « *ville disloquée* », sans avenir, mais il y a lieu de l'observer aussi comme véritable « *laboratoire* » des dynamiques urbaines. Cette vision positive était déjà celle de ELA (1998) pour qui, ce qui se donne à voir aujourd'hui, c'est une Afrique à l'état naissant dans une période de transition où l'on doit être attentif face aux lieux d'initiatives ou face aux différents champs sociaux où se construisent les nouveaux modes de vie, les réinterprétations confuses, les dynamiques imprévues, les évolutions annonciatrices des ruptures politiques, sociales et économiques. C'est dans cette nouvelle vision de la ville ou de l'urbanisation qu'il faut désormais lire les phénomènes émergents (dynamiques sécuritaires, sanitaires, mototaxis). Ces phénomènes constituent des traits de la capacité intuitive et imaginative des acteurs urbains, ils sont une construction urbaine qui donne une nouvelle configuration aux processus urbains en Afrique.

Les citoyens africains manifestent une grande liberté d'action et de pensée, ceci à travers des pratiques quotidiennes de sociabilité, de mobilité,....Ils participent à l'invention de la ville africaine. Dans une perspective constructiviste<sup>25</sup>, il apparaît à travers des dynamiques plurielles que les citoyens africains résistent aux fragmentations, aux stigmates, aux pouvoirs dominateurs, à la non-ville. Il est aujourd'hui temps de lire autrement les villes africaines. Si celles-ci sont généralement décrites en termes de rupture, de crise, de pauvreté ou de conflit, quel que soit le bien-fondé des analyses, cette approche reste incomplète, car il existe aussi, dans ces villes, des dynamiques qui rendent la vie plus supportable, les drames quotidiens plus compréhensibles et qui peuvent même être porteuses d'espoir. Il y a lieu d'observer aussi ces villes comme de véritables « *laboratoires* » des dynamiques urbaines, des espaces où se construisent de nouveaux modes de vie, des dynamiques imprévues, des évolutions annonciatrices des ruptures politiques, sociales et économiques.

Pour Pedrazzini et collègues<sup>26</sup>, « il faut être juste : l'Afrique des grandes villes n'est pas l'exclusivité du désordre urbain, loin s'en faut ». Les villes africaines au Sud du Sahara sont désormais en pleine mutation. A titre indicatif, Lagos-ville réputée invivable- est, depuis 2000 médiatisée et popularisée comme une véritable ville émergente<sup>27</sup>. Cette vision nouvelle des villes africaines est défendue aujourd'hui par quelques sociologues ou anthropologues. A la suite de multiples enquêtes et observations de terrain menées (depuis 2004) dans les villes de Dakar, d'Abidjan et de Nouakchott, Chenal, Pedrazzini, Cissé et Kaufmann sont parvenus aux conclusions intéressantes faisant état d'une ville africaine riche d'enseignements, même si elle est loin des réalités des villes occidentales ou mondiales (Singapour, New York, Hong Kong, Paris...). En réalité, les auteurs montrent en substance que la ville africaine est désormais « alter-moderne » et résolument urbaine, elle est une production contemporaine. Entre surfaces bitumées et poussière rouge, elle se densifie, comble ses vides ; elle est en transition, en mutation permanente, elle construit sa propre modernité pas forcément calquée sur le modèle occidental<sup>28</sup>.

---

25 Au sujet de l'approche constructiviste, lire Philippe CORCUFF, *Les nouvelles sociologies*, (Paris, Nathan1995).

26 Yves PEDRAZZINI et al., *Op cit.*, 2009, p. 18.

27 Jérôme CHENAL, « De l'enseignement de la ville africaine, de la planification, de la rue et de l'anthropologie visuelle » in Jérôme CHENAL, Yves PEDRAZZINI, Guéladio CISSE et Vincent KAUFMANN (eds), *Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott*, (Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Laboratoire de Sociologie Urbaine (Lasur), 2009), 226-237.

28 Yves PEDRAZZINI et al., *Op cit.*, 2009, p. 239-241.

## Conclusion

Tel que nous avons mené notre propos tout au long de cette contribution, il s'est agi surtout de montrer que la ville africaine ne saurait plus être analysée seulement comme « *ville disloquée* », sans avenir, mais il y a lieu de l'observer aussi comme véritable « *laboratoire* » des dynamiques urbaines, un espace où se construisent de nouveaux modes de vie, des dynamiques imprévues, des évolutions annonciatrices des ruptures politiques, sociales et économiques. A partir de l'analyse de quelques figures marquantes, les analyses ont montré que celles-ci constituent des traits de la capacité intuitive et imaginative des acteurs urbains, elles sont des constructions urbaines qui donnent une nouvelle configuration de la ville africaine. Elles montrent que la ville africaine est aussi un cadre ouvert, pluriel, syncrétique, dynamique et porteur de changement. Ces dynamiques émergentes permettent aujourd'hui d'« *apprendre de la ville africaine* ». Ces images émergentes sont riches d'enseignements, elles sont de catalyseurs des dynamiques urbaines. Les villes africaines sont aujourd'hui de véritables lieux de production et d'invention<sup>29</sup>. Elles sont aujourd'hui porteuses d'espoir. C'est vrai qu'elles présentent de grandes facettes de la pauvreté ambiante, mais elles sont aussi un véritable espace de vie et de survie, elles contribuent à la créativité et à la modernité. Une théorie de la ville africaine ou une théorie africaine de la ville est aujourd'hui nécessaire. En restant prisonniers des cadres théoriques urbains qui ne concernent et ne s'adaptent qu'aux villes européennes ou nord-américaines, les chercheurs –sur le terrain africain– occultent les spécificités propres aux villes africaines. Loin d'envisager une uniformisation des villes, il est important de comprendre que le phénomène urbain ne peut être mieux saisi ou compris que dans une perspective temporelle, historique et contextuelle<sup>30</sup>. En réalité, pour mieux comprendre les dynamiques sociales en cours dans le champ urbain africain, il faut éviter de croire à une urbanisation uniforme ou unilinéaire de la planète. Une compréhension juste ou objective de la ville africaine nécessite une interrogation renouvelée des méthodes et des techniques de recherche. Les approches classiques montrent leurs limites et nous exigent d'expérimenter non plus les démarches macrosociologiques mais surtout celles microsociologiques ou ethno méthodologiques qui présentent cet avantage de prendre le quotidien, la banalité ou le futile au sérieux<sup>31</sup>.

---

29 Lire J-L., Piermay, « L'invention de la ville en Afrique sub-saharienne » in Bart, F. et al., Regards sur l'Afrique, (Union Géographique International/Comité National Français de Géographie/IRD, 2002), 59-66. Lire aussi M., AGIER, L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas, (Amsterdam, Archives contemporaines, 1999). Y., CHALAS, L'invention de la ville, (Paris, Anthropos, 2000).

30 Lire Vincent KAUFMANN, Op. Cit., 2009, p.9.

31 Pour comprendre davantage l'importance de ces approches microsociologiques dans l'analyse de la vie quotidienne, on peut lire les travaux de Michel MAFFESSOLI, La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne, (Paris, PUF, 1979). Ou encore de Michel DE CERTEAU, « L'invention du quotidien », Tome 1, Les arts de faire, (Paris, Gallimard, 1980).